

## RECUEIL DE CITATIONS DIVERSES

A ignorer le compliment, ou l'hommage, on laisse croire au complimenteur qu'on le dédaigne alors qu'on ne doute que de soi.

Je suis avare de cette liberté qui disparaît dès que commence l'excès de biens. Le plus grand luxe n'a jamais cessé de coïncider pour moi avec un certain dénuement.

Je n'envie rien, ce qui est mon droit, mais je ne pense pas toujours aux envies des autres et cela m'ôte de l'imagination, c'est à dire de la bonté.

Je veux dire que la pauvreté ne suscite pas forcément l'envie.

[Cette maladie subie dans ma jeunesse], sans doute ajoutait d'autres entraves à celles qui étaient les miennes, mais elle favorisait finalement cette liberté du cœur, cette légère distance à l'égard des intérêts humains qui m'a toujours préservé des ressentiments.

### Albert Camus (extraits de « l'envers et l'endroit »)

....Pour illustrer ce mouvement dialectique : acte créateur---œuvre créée, nous avons pris précédemment un fragment de la longue histoire d'une des plus belles œuvres humaines : la cité. Nous avons constaté la différence fondamentale (datant de la fondation et du fondement) entre polis [cité grecque] et urbs [cité latine]. Dans cette période, le dire et le faire, ne se séparaient pas encore. Nommer et désigner le naissant pour qu'il crût [grandisse] était un acte. La solennisation religieuse et les rites de fondation n'étaient pas des mises en scène, mais des manières d'accepter les risques de la situation créée, de s'engager à maintenir l'œuvre nouvelle, à éterniser et à s'éterniser en elle. Le sacré avant de s'institutionnaliser, bien avant de devenir attitude et comédie, et de justifier l'appropriation privative par les maîtres de l'œuvre commune au peuple entier, accompagnait la fondation. Le fondateur, le fondement, le fondé, se discernaient mal. Remontons encore vers les sources ; essayons de mieux saisir à la fois l'unité originelle et les scissions qui s'opérèrent au sein de cette unité. Scissions à la fois génératrices d'histoire, produites par une histoire, épisodes de la production de l'homme par lui-même à partir de la nature, à la fois aliénantes et fécondes.....

### Henri Lefebvre (extrait de métaphilosophie)

C'est dans le rapport à l'égard de la femme, proie et servante de la volupté collective, que s'exprime l'infinie dégradation dans laquelle se trouve L'homme vis-à-vis de lui-même....

...Le rapport immédiat, naturel, nécessaire, de l'homme [générique] à l'homme [générique] se confond avec le rapport de l'homme à la femme...

...Dans ce rapport apparaît donc de façon sensible, comme un fait concret, à quel point l'essence humaine est devenue naturelle pour l'homme [générique], à quel point la nature est devenue l'essence humaine de l'homme....

...En partant de ce rapport, on peut donc juger du niveau culturel de l'homme.....

....Le rapport de l'homme à la femme est le rapport le plus naturel de l'homme à l'homme.....

.....Dans ce rapport, apparaît aussi dans quelle mesure le besoin de l'homme est devenu un besoin humain, donc dans quelle mesure l'autre homme en tant que tel est devenu un besoin pour l'homme, dans quelle mesure l'homme dans son existence la plus individuelle est devenu en même temps un être social....

.....

« Si tu supposes que l'homme [générique] devient humain et que son rapport au monde devient un rapport humain, tu ne peux échanger que l'amour contre l'amour, la confiance contre la confiance, etc. Si tu veux jouir de l'art, il te faudra être un homme ayant une culture artistique ; si tu veux exercer de l'influence sur d'autres hommes, il te faudra être un homme pouvant agir d'une manière réellement incitative et stimulante sur les autres hommes. Chacun de tes rapports à l'homme –et à la nature- devra être une manifestation déterminée, répondant à l'objet de ta volonté, de ta vie individuelle réelle. Si tu aimes sans susciter l'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour, ne suscite pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est un malheur »

[Karl. Marx, 1844.....](#)

La motivation ? Oui, c'est un concept en effet très ambigu qui a beaucoup cours en psychologie, en psychologie du travail, en management, en gestion et cela donne la clef à tout. « Soyez motivés ». C'est vrai que cela a quelque chose d'un peu ridicule : « soyez motivés ».

Mais c'est un peu ridicule pourquoi ? Si l'on trouve que c'est risible, il faut se demander pourquoi. Parce qu'on a l'impression que la motivation, c'est quelque chose qui est « dans » la personne, qui dépend d'elle : il faut qu'elle se travaille elle-même à être motivée et du coup, ça ira mieux pour tout le monde et pour elle.

Comme très souvent d'ailleurs, dans les relations que nous avons, les relations qu'ont les hommes entre eux et notamment dans le champ du travail, et encore plus du travail marchand avec les critères qui lui sont propres, on essaye de neutraliser quelque chose qui fait toujours problème. C'est, je dirais, le champ des débats de norme, qui s'oriente à des *valeurs*.

Une forme de neutralisation, c'est de faire de la motivation une espèce de caractère psychologique interne à la personne, sans voir que derrière la motivation il y a un lien entre des personnes et des milieux où elles ont à vivre leur vie et à exercer leur activité. Et il faut tenir les deux ! De ce point de vue-là, la motivation ne relève pas uniquement de la personne. C'est aussi la question du milieu où elle a à agir, où on la fait agir. Et donc la question de la motivation regarde aussi bien vers le milieu, pose aussi bien des questions à la personne qu'au milieu auquel elle est confrontée. S'il y a baisse ou « insuffisance de motivation », c'est un va-et-vient entre les deux pôles qui est en question. C'est beaucoup trop facile d'en oublier un pour essayer, si je puis dire, de « psychologiser » cette question.

C'est la raison pour laquelle nous disons précédemment : il n'y a pas exécution mais usage. Personnellement, j'ai été conduit à proposer l'idée que toute activité -tout travail- est toujours usage. Usage de soi, mais avec cette dualité à la fois simple et en même temps très compliquée, qui est *usage de soi* « *par soi* » et *par d'autres*. Et c'est

précisément parce qu'il y a à la fois ces deux moments, ou ces deux polarités de l'usage, que tout travail est problématique -problématique et fragile- et comporte un drame.

« Un usage de soi par soi, usage de soi par d'autres ». L'usage de soi par d'autres, d'une certaine manière, c'est le fait que tout univers d'activité, d'activité de travail, est un univers où règnent des normes de toutes sortes : encore une fois, qu'elles soient scientifiques, techniques, organisationnelles, gestionnaires, hiérarchiques, qu'elle renvoient à des rapports d'inégalité, de subordination, de pouvoir : il y a tout cela ensemble.

Lorsque nous disons que chacun essaye de se vivre comme centre d'un milieu, avec toutes les réserves nécessaires, cela signifie qu'on entre dans un milieu où les contraintes sont très fortes. On ne fait pas ce qu'on veut -très, très loin de là- et chacun le sait bien. Au point qu'on a eu tendance, dans la culture et les sciences sociales, à uniquement envisager l'usage de soi par les autres, par d'autres, c'est-à-dire à ne supposer ou à n'évoquer que le monde de contraintes, en pensant que cela suffisait pour comprendre l'activité.....

**Yves Schwartz, « Travail et Ergologie, entretiens sur l'activité humaine », Editions Octarès, Ouvrage collectif.**

"La guerre n'est pas une catastrophe, c'est un moyen de gouvernement. L'état capitaliste ne connaît pas les hommes qui cherchent ce que nous appelons le bonheur, les hommes dont le propre est d'être ce qu'ils sont, les hommes en chair et en os; il ne connaît qu'une matière première pour produire du capital. Pour produire du capital, il a à certains moments, besoin de la guerre, comme un menuisier a besoin d'un rabot, il se sert de la guerre. L'enfant, les yeux bleus, la mère, le père, la joie, le bonheur, l'amour, la paix, l'ombre des arbres, la fraîcheur du vent, la course sautelante des eaux, il ne connaît pas. (...) Il n'a de lois que pour le sang et pour l'or. Dans l'état capitaliste, ceux qui jouissent ne jouissent que de sang et d'or. (...) L'état capitaliste nous cache gentiment le chemin de l'abattoir(...).  
Je préfère vivre. Je préfère vivre et tuer la guerre, et tuer l'état capitaliste(...) je ne veux pas me sacrifier. Je n'ai besoin du sacrifice de personne.

Je te reconnais, Deveudeux, qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital, en attaquant le fort de Vaux. Ne t'inquiète pas, je te vois. Ton front est là bas sur cette colline posé sur le feuillage des yeues, ta bouche est dans ce vallon. Ton oeil qui ne bouge plus se remplit de poussière dans les sables du torrent. Ton corps crevé, tes mains entortillées dans tes entrailles, est quelque part là bas sous l'ombre, comme sous la capote que nous avons jetée sur toi parce que tu étais trop terrible à voir et que nous étions obligés de rester près de toi, car la mitrailleuse égalisait le trou d'obus au ras des crêtes. (...)

Je te reconnais, Jolivet, qui as été tué à côté de moi devant la batterie de l'hôpital en attaquant le fort de Vaux. Je ne te vois pas car ton visage a été d'un seul coup raboté, et j'avais des copeaux de ta chair sur mes mains, mais j'entends, de ta bouche inhumaine, ce gémissement qui se gonfle et puis se tait.

(...)

Je ne peux pas oublier que vous avez été des hommes vivants et que vous êtes morts, qu'on vous a tués au grand moment où vous cherchiez votre bonheur, et qu'on vous a tués pour rien, qu'on vous a engagés par force et par mensonge dans des actions où votre intérêt n'était pas. Vous dont j'ai connu l'amitié, le rire et la joie, je ne peux pas oublier que les dirigeants de la guerre ne vous considéraient que comme du matériel. Vous dont j'ai vu le sang, vous dont j'ai vu la pourriture, vous qui êtes devenus de la terre, vous qui êtes devenus des billets de banque dans la poche des capitalistes, je ne peux pas oublier la période de votre transformation où l'on vous a hâchés pour changer votre chair sereine en or et sang dont le régime avait besoin.

Et vous avez gagné. Car vos visages sont dans toutes les brumes, vos voix dans toutes les saisons, vos gémissements dans toutes les nuits, vos corps gonflent la terre comme le corps des monstres gonfle la mer. Je ne peux pas oublier. Je ne peux pas pardonner. Votre présence farouche nous défend la pitié. Même pour nos amis, s'ils oublient.

(...)

Je refuse d'obéir.

**Jean Giono**

**"Je ne peux pas oublier", Refus d'obéissance. Edition La Pleiade.**

« J'aimerais beaucoup partager ce que je vois, mais je le vois seulement parce que ça m'a coûté de le voir, et ce coût, il faut que les autres en fassent l'expérience. Le chemin est à faire pour chacun. Malheureusement, on ne peut amener l'autre à un degré de plus de vérité s'il n'en a pas déjà le pressentiment ».

Christian Bobin

Ce qui est dit n'est jamais entendu tel que c'est dit : une fois que l'on s'est persuadé de cela, on peut aller en paix dans le monde.....

(L'éloignement du monde)

Christian Bobin

« Je voudrais arriver à moins comprendre parce que je réfléchirais de plus en plus ».

**Christian Bobin, « l'enchantement simple »**

« Le socialisme d'état est une sorte de pessimisme social. »

« Il est impossible d'appeler vers l'avenir sans éveiller derrière soi les échos profonds du passé. »

« Les belles ivresses métaphysiques et mystiques attendent encore l'humanité, mais ivresses de sciences, de liberté et d'action autant que de rêve. »

« Pour qu'un grand système religieux surgisse, il faut la rencontre et comme la fusion d'un grand mouvement de pensée et d'un grand mouvement social. »

« Les forces toujours plus variées et plus riches de la nature humaine désunifient, sans le rompre, le thème de l'ordre économique. »

« La confiance n'est ni sottise, ni aveugle, ni frivole. Elle n'ignore pas les vices, les crimes, les erreurs. »

« Ce n'est pas seulement la cité, c'est l'atelier, c'est le travail, c'est la production qu'il veut organiser selon le type républicain. »

« Le soleil lui-même a été jadis une nouveauté, et la terre fut une nouveauté, et l'homme fut une nouveauté. »

« L'histoire se joue des formules »

« Le courage s'est d'être tout ensemble, et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. »

**Jean Jaurès**

« Ce qui constitue une menace pour la vérité n'est pas le fait de penser et de rappeler sans cesse, comme l'a fait Bourdieu, que personne ne préfère naturellement et constamment la recherche de la vérité à celle de son intérêt, c'est l'ignorance de ce fait et des raisons qui l'expliquent. »

**Jacques Bouveresse**

« ...d'autre part, ce développement des forces productives (qui implique déjà que l'existence empirique actuelle des hommes se déroule sur le plan de l'histoire mondiale au lieu de se dérouler sur celui de la vie locale), est une condition pratique préalable absolument indispensable, car, sans lui, c'est la pénurie qui deviendrait générale, et, avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement dans la même vieille gadoue. Il est également une condition pratique sine qua non, parce que des relations universelles du genre humain peuvent être établies uniquement par ce développement universel des forces productives et que, d'une part il engendre le phénomène de la masse « privée de propriété » simultanément dans tous les pays (concurrence universelle), qu'il rend ensuite chacun d'eux dépendant des bouleversements des autres et qu'il a mis enfin des hommes empiriquement universels, vivant l'histoire mondiale à la place des individus vivant sur le plan local. Sans cela : 1° le communisme ne pourrait exister que comme phénomène local ; 2° les puissances des relations humaines elles-mêmes n'auraient pu se développer comme puissances universelles et de ce fait insupportables, elles seraient restées des « circonstances » relevant de superstitions locales, et 3° toute extension des échanges abolirait le communisme local. Le communisme n'est empiriquement possible que comme l'acte « soudain » et simultané des peuples dominants, ce qui suppose à son tour le développement universel de la force productive et les échanges mondiaux étroitement liés au communisme.

Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit

l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des prémisses actuellement existantes.... »

**Marx, « l'idéologie allemande »**

Pas de véritable instauration des droits de l'homme sans fin de l'exploitation, pas de véritable fin de l'exploitation sans instauration des droits de l'homme. Il y a en eux un peu de Beethoven déchirant la dédicace de « l'Héroïca » lorsque Napoléon se fit empereur. Le trait fondamental du droit naturel, surtout classique, est mâle : il se targue d'instaurer la facultas agendi (facultés de faire) d'hommes enfin non aliénés dans la norma agendi (norme du faire) d'une communauté enfin non aliénée...

...Il est plus surprenant, tout à fait extraordinaire, que du côté socialiste, où expressis verbis (de façon déclarée), c'est l'homme réel qui est au centre, l'homme à libérer et à accomplir, le refus du droit naturel soit encore largement en vogue. A cette occasion, on a beaucoup fait ressortir le caractère souvent abstrait, purement générique, éternellement statique des vieilles doctrines du droit naturel. Mais cette raison est négative...

...Nulle part le droit naturel ne coïncide avec le simple sentiment de justice ; mais il a pu très bien rencontrer une très ancienne protection et sa mesure : le droit maternel.. Car c'est bien là, de ces bases presque disparues, que part son attaque, chaude et pleine, contre l'arbitraire et l'artificiel.

**Ernst Bloch, « Droit naturel et dignité humaine » 1961.**

**EN PENSANT AUX LICENCIEMENTS, AUX DELOCALISATIONS, À LA CRISE DE L'EMPLOI....**

**EN PENSANT AUX OPPOSITIONS ARTIFICIELLES DU MOUVEMENT « SOCIÉTAL » AVEC LE MOUVEMENT « OUVRIER TRADITIONNEL ».**

**Pour essayer de comprendre**

**Ce n'est pas si fumeux que ça si on fait un petit effort et c'est tout à fait d'actualité et surtout utile !**

« ...**C'est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité** du fait que, parfois, les jeunes donnent **plus de poids qu'il ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel nié par eux,** et alors, nous ne trouvions toujours pas le temps, le lieu, ni l'occasion de **donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque.** Mais dès qu'il s'agissait de présenter une tranche d'histoire, c'est-à-dire de passer à l'application pratique, la chose changeait et il n'y avait pas d'erreur possible. Mais, malheureusement, il n'arrive que trop fréquemment que l'on croit avoir parfaitement compris une nouvelle théorie et pouvoir la manier sans difficulté, dès qu'on s'en est approprié les principes essentiels, et cela n'est pas toujours exact. Je ne puis tenir quitte de ce reproche plus d'un de nos récents « marxistes », et il faut dire aussi qu'on a fait des choses singulières. »

**Friedrich Engels, lettre à Joseph Bloch, 21 septembre 1890**

« ...Les Etats qui ont quelque soupçon du danger de l'industrie libre achevée, de la morale pure achevée et du commerce philanthropique achevé essaient -mais tout à fait en vain- d'arrêter la capitalisation de la propriété foncière.

La propriété foncière, à la différence du capital, est la propriété privée, le capital entaché encore de préjugés locaux et politiques, le capital encore non-achevé qui ne s'est pas encore dégagé entièrement de son enchevêtrement avec le monde pour arriver à lui-même. Au cours de son développement universel, il doit arriver à son expression abstraite, c'est-à-dire pure.

Le rapport de la propriété privée est travail, capital et relation de l'un à l'autre.

Le mouvement que ces éléments ont à parcourir est :

- **Unité immédiate** ou médiate de l'un et de l'autre. Le capital et le travail d'abord encore réunis, puis sans doute séparés et aliénés, mais se haussant et se stimulant réciproquement en tant que conditions positives

- **Opposition de l'un et de l'autre.**

Ils s'excluent réciproquement ; l'ouvrier [le salarié, le prolétaire], connaît le capitaliste comme sa non-existence et inversement. Chacun cherche à arracher à l'autre son existence.

- **Opposition de chacun à soi-même.** Capital=travail accumulé=travail. En tant que travail, se décompose en soi et en ses intérêts comme ceux-ci se décomposent à leur tour en intérêt et en profit. Sacrifice du capitaliste. Travail en tant qu'élément du capital, en tant que ses frais. Donc, le salaire est un sacrifice du capital.

Le travail se décompose en soi et en salaire. L'ouvrier [le salarié, le prolétaire] lui-même est un capital, une marchandise.

Opposition réciproque hostile.

**Karl Marx, second manuscrit parisien de 1844**

Si l'on observe les événements d'aujourd'hui, **qui conditionnent notre accès aux ressources pour assurer notre quotidien**, on se rend compte que malgré le « mûrissement » des phénomènes décrits par Engels et Marx, les tendances à leur reproduction ne peuvent que se renouveler. Les lois de reproduction du capitalisme, les contradictions, par exemple, entre le « capital achevé » et le « capital inachevé » (souvent concrétisées par la révolte sans effet de la petite bourgeoisie) perdurent au stade actuel, parce qu'en se renouvelant sans cesse le capital retrouve ses différentes formes d'évolution anciennes propres, auxquelles s'ajoutent des formes nouvelles, jusqu'à épuisement de sa poussée productive. Cet épuisement se manifeste en partie par la stérilisation de plus en plus grande de son activité productive. Cet épuisement peut déboucher sur une transformation sociale créatrice parce que la vie a besoin de renouvellement, ou une stagnation-régression-mort de civilisation. Cela dépend de l'intervention consciente collective de l'acteur social qu'est la personne humaine...

**Pierrot Assante, 23 avril 2007**

"Pour éviter l'effet de répulsion, il faut prévoir l'épuisement des mobiles; il faut de période en période donner l'autorité de l'expression officielle à des mobiles nouveaux pour les mêmes actions, mobiles répondant à ce qui aura

pu germer spontanément au secret des coeurs.....Le mécanisme en question consiste en ceci, qu'une action, après avoir été menée avec effort pour des motifs extérieurs à elle-même, devient par elle même objet d'attachement. Il en résulte du bien ou du mal selon que l'action est par elle même bonne ou mauvaise....Si l'on tue des soldats allemands pour servir la France et qu'au bout d'un certain temps assassiner les êtres humains devienne un goût, il est clair que c'est un mal....Si l'on aide les ouvriers qui fuient l'envoi en Allemagne pour servir la France, et qu'au bout d'un certain temps le secours aux malheureux devienne un goût, il est clair que c'est un bien.....Tous les cas ne sont pas aussi clairs, mais ils peuvent être examinés de cette manière...La foi est plus réaliste que la politique réaliste. Qui n'en a pas la certitude n'a pas la foi...Mais pourquoi la politique, qui décide du destin des peuples et a pour objet la justice, exigerait-elle une attention moindre que l'art et la science, qui ont pour objet le beau et le vrai...L'inspiration est une tension des facultés de l'âme qui rend possible le degré d'attention indispensable à la composition sur plans multiples...Celui qui n'est pas capable d'une telle attention en recevra un jour la capacité, s'il s'obstine avec humilité, persévérance et patience, et s'il est poussé par un désir inaltérable et violent..."

### **Simone Weil. L'enracinement**

« L'historicisme se contente d'établir un lien causal entre divers moments de l'histoire. Mais aucune réalité de fait ne devient, par simple qualité de cause, un fait historique. Elle devient telle, à titre posthume, sous l'action d'évènements **qui peuvent être séparés d'elle par de millénaires**. L'historien qui part de là cesse d'égrener la suite des évènements comme un chapelet. Il saisit la constellation que sa propre époque forme avec telle époque antérieure. Il fonde ainsi un concept du présent comme « à-présent », dans lequel se sont fichés des éclats de temps messianiques. »

### **Walter Benjamin, Sur le concept d'histoire.**

#### **« Universalité humaine et resingularisations culturelles.**

Extrême concentration du temps des processus, distension à l'infini des temps-pour-comprendre : c'est le magnifique paradoxe d'une des entrées dans l'activité humaine, qu'il n'est pas facile de préserver de toute dérive.

Les processus d'anticipation pertinents, pour le neurophysiologue, sont de l'ordre de « quelques millisecondes » dit Berthoz : oui, si l'on ne va pas jusqu'à l'infinitésimal de l'activité, comme nous n'avons nous-mêmes cessé de le répéter et cela sans disposer de l'extraordinaire confirmation de laboratoire, on risque peut-être de rater l'essentiel de celle-ci ; et c'est en effet ce qui arrive souvent dans le champ des sciences sociales. Mais ce jeu introduit dans l'infiniment petit temporel interdit paradoxalement de penser qu'un quelconque protocole de laboratoire, une quelconque modélisation parviendra à cerner le sens de ce qui se joue dans ces millisecondes. Si on parle des buts du « soi », c'est-à-dire de ce qui importe fondamentalement, et qui nous donne sans doute les clefs pour comprendre



l'historicité des configurations humaines, alors, il faut certes sortir du laboratoire, et articuler sur l'infiniment bref, des horizons de durée très variable, dont certains sont aux antipodes de ces millisecondes..... »

### « Où et comment couper ?

.....La perplexité posée par ce « *continuum* discontinu » entre le soi des neurobiologistes et le soi de l'anthropotechnologue ou le soi de l'analyste des dramatiques de l'usage de soi industriels dans le monde capitaliste contemporain est une troisième entrée pour le même problème : *l'activité y est partout chez elle, tout en se déployant en des régimes de vie qui la font apparaître en des formes extrêmement différentes requerrant des principes d'explications propres.... »*

### « Faire son métier ?

.....Chaque pôle a besoin de ressources du savoir, pour développer ses entreprises, ses renormalisations, ses valeurs propres. Mais cette mise à disponibilité des savoirs s'ordonne pour chacun d'eux selon des contenus, des formes, des temporalités largement différentes. De ce fait, les métiers du savoir, s'ils sont demandés, happés, au sein de cet espace tripolaire, sont aussi inégalement tirillés entre les trois pôles (1) : inégalement, surtout dans la mesure où le pôle I, celui des gestions du travail, faute de visibilité suffisante, faute de processus socratique à double sens, a du mal à mettre en mots sa demande de savoir, à faire connaître ce en quoi l'essai de satisfaire cette demande est un ingrédient majeur des dramatiques de renormalisation, qu'il en détermine largement l'ampleur et la vigueur.... »

### **Yves Schwartz, Le paradigme ergologique, conclusions.**

1 Pôle des gestions, pôle du marché, pôle de la vie citoyenne (politeia)

La circulation de la monnaie suppose la circulation des marchandises : la monnaie fait circuler des marchandises qui ont des prix, c'est-à-dire qui sont déjà idéalement mises en équation avec des quantités d'or déterminées. Dans la détermination même du prix des marchandises, la grandeur de valeur de la quantité d'or servant d'unité de mesure, ou la valeur de l'or, est supposée donnée. Ceci posé, la quantité d'or requise pour la circulation est d'abord déterminée par la somme totale des prix des marchandises à réaliser. Mais cette somme totale est elle-même déterminée 10 par le niveau des prix, le niveau relativement élevé ou bas des valeurs d'échange des marchandises estimées en or et 20 par la masse des marchandises circulant à des prix déterminés, donc par la somme des achats et des ventes à des prix donnés 1[1]. Si un *quarter* de froment coûte 60 shillings, il faut deux fois plus d'or pour le faire circuler, ou pour réaliser son prix, que s'il ne coûte que 30 shillings. Pour la circulation de 500 *quarters* à 60 shillings, il faut deux fois plus d'or que pour la circulation de 250 *quarters* au même prix. Enfin, pour la circulation de 10 *quarters* à 100 shillings, il suffit de deux fois moins d'or que pour la circulation de 40 *quarters* à 50 shillings. Il

---

[1] La masse de la monnaie est indifférente « pourvu qu'il y en ait assez pour maintenir les prix contractés par les denrées ». (BOISGUILLEBERT : Le Détail de la France, p. 200.) - Si la circulation de marchandises de 400 millions de livres sterling exige une masse d'or de 40 millions et que cette proportion de 1/10 est le niveau adéquat, alors, si la valeur des marchandises en circulation, pour des causes naturelles, montait à 450 millions, la masse d'or devrait, pour rester à son niveau, monter à 45 millions. » (W. BLAKE : observations of Me Effects produced by the Expenditure of Government, etc., Londres, 1823, pp. 80, 81.)

s'ensuit que la quantité d'or requise pour la circulation des marchandises peut diminuer malgré la hausse des prix, si la masse des marchandises mises en circulation diminue dans une proportion plus grande que ne croît la somme totale des prix, et qu'inversement la masse des moyens de circulation peut augmenter si la masse des marchandises mises en circulation diminue, mais que la somme de leurs prix monte dans une plus grande proportion. Ainsi, par exemple, de belles monographies anglaises ont montré qu'en Angleterre, dans les premiers stades d'un renchérissement des céréales, la masse de monnaie en circulation augmente, parce que la somme des prix de la masse moindre des céréales est plus grande que ne l'était la somme des prix de leur masse supérieure, mais qu'en même temps la circulation de la masse des autres marchandises continue sans perturbation pendant un certain temps aux anciens prix. Par contre, à un stade ultérieur du renchérissement des céréales, la masse de la monnaie en circulation diminue, soit parce qu'à côté des céréales on vend moins d'autres marchandises aux anciens prix, soit qu'on vend autant de marchandises mais à des prix inférieurs.

**Mais la quantité de monnaie circulante, comme nous l'avons vu, n'est pas déterminée seulement par la somme totale des prix des marchandises à réaliser ; elle l'est en même temps par la vitesse à laquelle circule l'argent ou à laquelle, dans un laps de temps donné, il s'acquitte de cette réalisation. Si le même souverain fait le même jour 10 achats, chaque marchandise étant achetée au prix de 1 souverain, et change donc 10 fois de mains, il accomplit exactement la même besogne que 10 souverains dont chacun ne circule qu'une fois en un jour <sup>2</sup>[2]. La vitesse de rotation de l'or peut donc suppléer à sa quantité, ou encore le mode d'existence de l'or dans le procès de circulation n'est pas déterminé seulement par son mode d'existence comme équivalent à côté de la marchandise, mais aussi par son mode d'existence à l'intérieur du mouvement de métamorphose des marchandises. Toutefois la vitesse de rotation de la monnaie ne supplée à sa quantité que jusqu'à un certain degré, puisque à chaque moment donné des achats et des ventes morcelés à l'infini s'effectuent parallèlement dans l'espace.**

**Si la somme totale des prix des marchandises en circulation augmente, mais dans une proportion moindre que ne croît la vitesse de rotation de la monnaie, la masse des moyens de circulation diminuera. Si, inversement, la vitesse de rotation diminue dans une proportion plus grande que ne baisse la somme totale des prix de la masse des marchandises en circulation, la masse des moyens de circulation augmentera.** Accroissement des moyens de circulation accompagnant une baisse générale des prix, diminution des moyens de circulation allant de pair avec une montée générale des prix, c'est là l'un des phénomènes les mieux établis dans l'histoire des prix des marchandises. Mais les causes qui provoquent une élévation du niveau des prix et simultanément une accélération dans de plus grandes proportions

---

<sup>2</sup>[2] « C'est la vitesse de rotation de l'argent, et non la quantité du métal, qui fait qu'il semble y avoir beaucoup ou peu d'agent. » (GALIANI: Della Moneta, p. 99.)

encore de la vitesse de rotation de la monnaie, ainsi que le mouvement inverse, ne rentrent pas dans l'étude de la circulation simple. A titre d'exemple, on peut signaler qu'en particulier, dans les périodes où prédomine le crédit, la vitesse de rotation de la monnaie croît plus vite que les prix des marchandises, alors qu'un amoindrissement du crédit entraîne une diminution des prix des marchandises plus lente que celle de la vitesse de la circulation. Le caractère superficiel et formel de la circulation simple de l'argent apparaît précisément dans le fait que tous les facteurs qui déterminent le nombre des moyens de circulation: masse des marchandises en circulation, prix, montée ou baisse de ceux-ci, nombre d'achats et de ventes simultanés, vitesse de rotation de la monnaie dépendent du procès de métamorphose du monde des marchandises ; celui-ci dépend à son tour du caractère d'ensemble du mode de production, du chiffre de la population, du rapport entre la ville et la campagne, du développement des moyens de transport, du degré de la division du travail, du crédit, etc., bref de circonstances qui toutes sont *en dehors* de la circulation simple de l'argent et ne font que se refléter en elle.

**La vitesse de la circulation étant donnée, la masse des moyens de circulation est donc simplement déterminée par les prix des marchandises.** Les prix ne sont donc pas élevés ou bas parce qu'il circule plus ou moins d'argent, mais il circule plus ou moins d'argent parce que les prix sont élevés ou bas. C'est là l'une des lois économiques les plus importantes et c'est peut-être l'unique mérite de l'économie politique anglaise post-ricardienne de l'avoir démontré jusque dans le détail par l'histoire des prix des marchandises. Si, donc, l'expérience montre que, dans un pays déterminé, le niveau de la circulation métallique, ou la masse de l'or ou de l'argent en circulation, est certes exposé à des fluctuations temporaires et parfois à des flux et reflux très violents <sup>3</sup>[3], mais qu'il reste le même en somme pour d'assez longues périodes, et que les écarts du niveau moyen ne conduisent qu'à de faibles oscillations, ce phénomène s'explique simplement par la nature contradictoire des circonstances qui déterminent la masse de la monnaie en circulation. Leur modification simultanée annule leur effet et laisse les choses en l'état.

La loi suivant laquelle, la vitesse de rotation de la monnaie et la somme des prix des marchandises une fois données, la quantité des moyens de circulation se trouve déterminée peut encore s'exprimer ainsi : quand les valeurs d'échange des marchandises et la vitesse moyenne de leurs métamorphoses sont données, la quantité d'or en circulation dépend de sa propre valeur. Si donc la valeur de l'or, c'est-à-dire le temps de travail requis pour sa production, augmentait ou diminuait, les prix des

---

<sup>3</sup>[3] Un exemple de baisse extraordinaire de la circulation métallique au-dessous de son niveau moyen a été offert par l'Angleterre, en 1858, comme on le verra par l'extrait suivant du *London Economist* : « En raison de la nature même du phénomène (le caractère fragmentaire de la circulation simple), on ne peut pas se procurer de données tout à fait précises sur la quantité de numéraire en fluctuation sur le marché et entre les mains des classes qui n'ont pas affaire aux banques. Mais peut-être l'activité ou la *Don-activité* des Monnaies des grandes nations commerçantes est-elle un des Indices les plus sûrs des variations de cette quantité de numéraire. On fabriquera beaucoup de monnaie quand on en utilise beaucoup, et peu quand on en utilise peu. A la Monnaie d'Angleterre, la frappe s'est élevée, en 1855, à 9 245 000 livres sterling; en 1856, à 6 476 000 livres sterling; en 1857, à 5 293 858 livres sterling. En 1858, la Monnaie n'a presque rien eu à faire. » (*Economist*, 10 juillet 1858, [p. 754 et suiv.]) Mais, à la même époque, il y avait dans les cave& de la Banque environ 18 millions de livres sterling d'or.

marchandises monteraient ou baisseraient en raison inverse et, à cette montée ou à cette baisse générale des prix, la vitesse de la circulation restant la même, correspondrait une augmentation ou une diminution de la masse de l'or requis pour la circulation de la même masse de marchandises. Le même changement aurait lieu si l'ancienne mesure de valeur était supplantée par un métal de plus grande ou de moindre valeur. Ainsi, lorsque, par une délicate attention pour les créanciers de l'État et par crainte des conséquences des découvertes de Californie et d'Australie, la Hollande remplaça la monnaie d'or par la monnaie d'argent, elle eut besoin de 14 à 15 fois plus d'argent qu'elle n'avait besoin d'or auparavant pour faire circuler la même masse de marchandises.

Du fait que la quantité d'or en circulation dépend des variations de la somme des prix des marchandises et des variations de la vitesse de la circulation, il résulte que la masse des moyens de circulation métalliques doit être susceptible de contraction ou d'expansion, bref que, suivant les besoins du procès de circulation, l'or doit, en tant que moyen de circulation, tantôt entrer dans le procès et tantôt en sortir. Comment le procès de circulation lui-même réalise ces conditions, c'est ce que nous verrons plus tard.

**Extrait de la « Contribution à la critique de l'économie politique » (1859), Editions Sociales, 1957, pages 72 et suite.**

« L'idéalisme intelligent est plus proche du matérialisme intelligent que ne l'est le matérialisme stupide. »

**Vladimir Illich Oulianov dit Lénine, cité par Ernst Bloch**

« On verra que le monde nourrit depuis longtemps le rêve d'une chose dont il lui suffit maintenant de prendre conscience pour la posséder réellement »

**Marx, lettre à Ruge, citée par Ernst Bloch.**

«.....Quelle forme de connaissance pourrait être plus adéquate à l'action et à l'histoire humaine qu'une connaissance justement anthropomorphe –quitte, bien entendu, à la soumettre à l'examen rigoureux de la critique des idéologies.....

.....**La confusion n'est aucunement introduite par l'anthropomorphisme, mais par les intérêts fortement déterminés de classes bien définies** -celles qui sont au moment considéré les classes dominantes. Ce sont leurs ingérences subjectives qui doivent être percées à jour et dissipées afin de rendre visible l'objectivité, non l'anthropomorphisme lui-même, celui qu'invoque par exemple l'intérêt incontestablement purificateur des opprimés et des offensés à la suppression de toutes les classes : comme tel il requiert une critique de l'idéologie consciente de ses buts et non une critique globale sans discernement. L'action motrice de la cause finale révèle conjointement qu'aucune catégorie (1) ne peut se reposer en elle-même, et il devient tout aussi clair que **la modification des fins a sur le travail orienté vers une fin un effet valorisant ou diminuant**. De sorte que non seulement **l'homme se transforme selon ce qu'on appellera la hauteur des fins qu'il poursuit**, mais que ces fins elles-mêmes peuvent prendre au cours de cette poursuite et de cette réalisation, un tour nouveau, non planifié. Wundt a parlé en ce sens de *l'hétérogenie des fins* (2). Cette notion ne concerne pas nécessairement les fins posées au départ, au contraire ; c'est ce que montre le potier d'Horace, cet artisan dont on rencontre tant d'exemples et qui, voulant modeler une amphore, ne parvint qu'à faire une cruche. Plus rare, l'hétérogénéité dépassant la fin visée au départ prend une tournure

grandiose lorsque Christophe Colomb, au lieu d'une nouvelle route des Indes, découvre un nouveau continent ; ou encore lorsque Wagner, après n'avoir essuyé que des échecs, décide de composer tout bêtement un opéra « dans la manière italienne » et accouche de « Tristan et Iseult » !

Qu'ait prévalu au contraire la causalité mécanique et l'on verrait aussi disparaître une autre problématique, authentiquement critique, à savoir les questions morales que suscite un but politique et qui n'ont plus lieu d'être résolues si cette fin est évacuée par une approche positiviste ou mécaniste..... »

**Extrait de « Experimentum mundi (Expérimentation du monde), question, catégories de l'élaboration, praxis », Ernst Bloch,**

(1) « Catégorie », dite philosophique

(2) Wilhelm Wundt, (1832-1920)

« ....En résumé : les causes, bien qu'elles ne doivent pas être exagérées en un sens mécaniste, sont, dans les choses, les présupposés d'une réalisation possible qui ne s'accomplit pas sans l'intervention du sujet. C'est ainsi que le capitalisme développe en son sein les conditions d'un passage révolutionnaire au socialisme, mais on n'y trouve certes pas d'emblée les causes de ce passage. Car les conditions se contentent de créer une atmosphère chargée dans laquelle le facteur subjectif, dont l'activité est ce qui déclenche effectivement le nouveau, doit apporter le soucis impérieux des fins s'il veut rester dans la ligne du travail révolutionnaire et atteindre ainsi un résultat réellement révolutionnaire. Conjointement il est tout aussi impérieux que l'excédent par lequel toute possibilité dépasse le donné, y compris celui du résultat révolutionnaire, ne se voie pas congédié ni même affaibli. Il demeure dans l'histoire humaine comme dans la nature extérieure à l'homme *l'océan des possibilités toujours ouvertes* puisqu'aussi bien il n'est que le conditionnement partiel de la réalisation, ouvert dans ses tendances et dans sa latence. La force persistante du facteur révolutionnaire subjectif doit donc être instruite et guidée, non seulement par une étude préalable des causes au sein de l'ordre à changer mais plus particulièrement par la recherche de conditions nouvelles préparant la réalisation de l'ordre utopique concret qu'il exige –un être finalement semblable à l'utopie. Au niveau politique –mais pas uniquement à ce niveau- cela signifie une mobilisation croissante des causes existantes et la création de causes nouvelles ; cette création ne se fera toutefois pas par une révolution politique placée sous le signe du mauvais infini mais par l'effectuation à la fois causale et finale d'un *résultat* révolutionnaire. La transmission causale et finale ne s'y fige nullement sous l'effet d'une nécessité réifiée, elle reste processuelle et sa seule loi est d'être traversée par la dialectique, sans qu'il soit aucunement question d'arrêt ou de la nécessité inéluctable de lois prétendument éternelles, de lois d'airain auxquelles nous devrions conformer les « cercles » de notre existence..... »

**Extrait de « Experimentum mundi (Expérimentation du monde), question, catégories de l'élaboration, praxis », Ernst Bloch, Payot, Traduction de Gérard Raulet.**

« ....Jamais le moyen ne se rapporte seulement à lui-même, sinon on ne pourrait même pas en parler. Ce vers quoi il est tourné agit avec lui, même si cela se fait ou semble se faire sans intention expresse, ou si l'on ne découvre cette intention que plus tard. Aussi le moyen et la fin sont-ils non seulement des concepts interdépendants

mais la relation qui existe entre eux est à ce point finalisée que le moyen et la *médiation* se recouvrent largement. Dans d'autres cas, là où la médiation fait défaut – et notamment la médiation économique au sein de la société- les fins manquent leur destin et demeurent abstraites. Le moulin à bras a engendré la société féodale, la machine à vapeur la société capitaliste : c'est toujours l'état de développement des forces productives qui détermine une société donnée et ses possibilités de transformation révolutionnaire. Que cette médiation vienne à manquer, ou que l'on en tienne pas compte, alors se produit, au lieu d'un bouleversement qui semble après coup avoir été un bond, un simple putsch, un vain et bref embrasement....

....Le putsch anarchiste néglige les buts immédiats, il les survole avec le dilettantisme de l'impatience ; le réformisme, lui, nie et même trahit à force d'être conscient des buts à court terme, ce que ces derniers recèlent de fins lointaines. L'étude théorique de la base doit donc se mettre au service de l'état major de la révolution au lieu de glisser dans l'économisme des buts immédiats. Ce qui veut dire que les horizons et les étincelles de leur pré-apparaître doivent être visibles dans tout but immédiat.....

....La théorie révolutionnaire ne mérite donc ce titre que lorsqu'elle se consacre à cette médiation des buts immédiats et du but ultime, et son manuel se nomme alors *Le Capital* – avec tous les horizons de l'humanisation. Le but lointain est ici la construction d'une société sans classe. Son but ultime, transgressant toutes les limites, est cependant le visage dévoilé d'un monde dans lequel le sujet n'est plus aux prises avec un objet qui lui est étranger. ....

.....la médiation économique et sociale des tendances agissantes, le mouvement lui-même.....se dirigent vers ce but au prix de bien des détours et de bien des erreurs, mais au bout du compte, ainsi que le montre dans la médiation le bond dialectique, en obéissant à l'invariance d'une orientation..... »

**Extrait de « Experimentum mundi (Expérimentation du monde), question, catégories de l'élaboration, praxis », Ernst Bloch, Payot, Traduction de Gérard Raulet.**

La suite du texte, pour résumer schématiquement, développe les arguments contre le déterminisme mécaniste.

Aujourd'hui nous héritons de la machine mais aussi d'une généralisation de la mondialisation que permettent les techniques informationnelles et de reproductibilité généralisée.

**PLINE LE JEUNE**

**.....POUR LA RETRAITE A 55 ANS !**

à Pomponius Bassus

J'ai éprouvé un grand plaisir en apprenant par des amis communs que, selon ta sagesse, tu savais aménager et accepter ce temps dont désormais tu disposes en

habitant une demeure des plus agréables, en exerçant ton corps sur terre comme sur mer, en t'adonnant à la discussion, aux conférences, à la lecture, et en apprenant tous les jours, bien que ta culture soit immense. C'est ainsi que l'on doit vieillir quand on a rempli de hautes magistratures, qu'on a mené des armées, qu'on s'est mis tout entier au service de l'Etat aussi longtemps qu'il convenait. Car nous devons donner notre jeunesse et notre maturité à la patrie, mais nos dernières années doivent nous appartenir, comme les lois mêmes nous l'indiquent en nous rendant à la vie privée dans notre vieillesse.

Quand me sera-t-il permis, quand mon âge m'autorisera-t-il à imiter le merveilleux exemple de retraite que tu donnes ? Quand donc ce temps qui m'appartient ne sera-t-il plus appelé paresse mais quiétude.

### ***MAIS PLINE LE JEUNE***

#### ***OUBLIANT QU'IL JOUIT DUNE SITUATION HIERARCHIQUE***

***où la délicatesse et la solidarité s'arrête à sa classe sociale d'esclavagiste.***

à Paternus

J'accorde autant de finesse à ton coup d'œil qu'à ton jugement. Ce n'est pas qu'ils soient extraordinaires (je ne voudrais pas te faire trop plaisir) mais ils sont comparables aux miens, et c'est déjà beaucoup ! Toute plaisanterie mise à part, je ne trouve pas si mal les esclaves qu'on a achetés pour moi sur ton conseil. Reste à voir s'ils me feront de l'usage, car en ce domaine, quand on achète, mieux vaut se fier à ses oreilles qu'à ses yeux.

### ***ET PLINE LE JEUNE***

#### ***ET LA CONTRIBUTION ECRITE !***

à Fabius Justus

Depuis longtemps je n'ai plus de lettre de toi. « Je n'ai rien à écrire » dis-tu. Eh bien, écris-moi précisément que tu n'as rien à écrire, ou même ces seuls mots qui se trouvaient au début des lettres autrefois : « Si tu vas bien, tant mieux ; moi je vais très bien. » Cela me suffit, car c'est l'essentiel. Tu crois que je plaisante ? Ma demande est très sérieuse. Fais-moi savoir ce que tu deviens. Je ne puis l'ignorer sans ressentir la plus vive inquiétude !

***Pline le Jeune, environ 100 ans après Jésus Christ, c'est-à-dire au moment où les Evangiles sont diffusés et où le christianisme se répand.***

### ***PLINE, TRAJAN***

***et les libéralités des dominants.***

***D'honnêtes hommes qui se veulent justes***

*mais dans leurs normes de classe.*

L'Empereur TRAJAN à PLINE

Tu t'es comporté comme tu le devais, mon cher Pline, dans l'examen des causes de ceux qui t'ont été déférés comme chrétiens, car il est impossible d'établir une règle générale qui ait, pour ainsi dire, une forme fixe.

Il ne faut pas les poursuivre d'emblée. S'ils sont déférés et convaincus de crime, il faut les condamner, à ceci près toutefois : celui qui aura nié être chrétien et aura, dans les faits, donné la preuve manifeste qu'il ne l'est pas, c'est-à-dire ne sacrifiant à nos dieux, obtiendra le pardon en récompense de son repentir, même si son passé est suspect.

Quand aux dénonciations anonymes, elles ne doivent être retenues dans aucune accusation : c'est une façon d'agir d'un exemple détestable et qui n'est plus de notre temps.

**TRAJAN**

à Paternus

**(CONTRADICTIONS !)**

J'ai été bouleversé par les maladies de mes serviteurs, et par leur mort : des morts d'hommes jeunes ! Je n'ai que deux faibles consolations en regard de ma peine mais ce sont tout de même des consolations : je suis toujours prêt à affranchir mes esclaves (quand ils sont libres, leur mort me paraît moins prématurée), ensuite je permets à ceux qui sont toujours esclaves de faire de sortes de testaments que j'exécute comme des testaments réguliers. Ils donnent les instructions et font les requêtes qu'ils jugent bonnes et moi, j'obéis comme si c'était des ordres. Ils peuvent faire des partages, des dons, des legs, mais toujours dans le cadre de maison, qui est, pour l'esclave, une cité et un Etat.

Ces consolations me font du bien mais je suis affaibli, brisé par cette affection qui me pousse à agir ainsi. Non que je veuille pour autant devenir dur ; je sais bien que d'autres, qui se croient grands et sages ne voient guère dans cette sorte de malheur qu'une perte d'argent. Je ne sais s'ils sont grands et sages, mais ce que je sais, c'est que ce ne sont pas des hommes ! Car un homme digne de ce nom est touché par la douleur, il la ressent même s'il ne se laisse pas abattre ; il accepte d'être consolé, il ne pense pas qu'il peut se passer de consolation.

J'en ai peut-être dit plus qu'il n'en fallait, mais moins que je n'aurais voulu. Car même la douleur a ses plaisirs, surtout lorsqu'on pleure dans les bras d'un ami toujours prêt à approuver ou à excuser vos larmes.

**PLINE**

à Calpurnia

**(son épouse)**



C'est incroyable comme tu me manques ! Je t'aime et puis nous n'avons pas l'habitude d'être loin l'un de l'autre. Ainsi je passe une grande partie de mes nuits sans fermer l'œil, à t'imaginer. Et le jour, aux heures où j'allais te retrouver, mes pas, d'eux même me conduisent, pour employer cette expression si juste, vers ton appartement. Malade, abattu, je reviens de ta chambre vide comme si on m'avait fermé la porte au nez. Les seuls instants où mon tourment me laisse sont ceux que je consacre entièrement au Forum ou aux procès de mes amis.

Tu vois ce qu'est devenue ma vie : mon seul repos est dans le travail, ma seule consolation dans le tracas ou les soucis.

### **PLINE**

*Pline le Jeune, environ 100 ans après Jésus Christ.*

« Si tu supposes que l'homme [générique] devient humain et que son rapport au monde devient un rapport humain, tu ne peux échanger que l'amour contre l'amour, la confiance contre la confiance, etc. Si tu veux jouir de l'art, il te faudra être un homme ayant une culture artistique ; si tu veux exercer de l'influence sur d'autres hommes, il te faudra être un homme pouvant agir d'une manière réellement incitative et stimulante sur les autres hommes. Chacun de tes rapports à l'homme –et à la nature- devra être une manifestation déterminée, répondant à l'objet de ta volonté, de ta vie individuelle réelle. Si tu aimes sans susciter l'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour, ne suscite pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est un malheur »

*Karl. Marx, 1844.*

« La conception matérialiste de l'histoire part de la thèse que la production, et après la production, l'échange de ses produits, constitue le fondement de tout régime social, que dans toute société qui apparaît dans l'histoire, la répartition des produits, et, avec elle, l'articulation sociale en classes ou en ordres se règle sur ce qui est produit et sur la façon dont cela est produit ainsi que sur la façon dont on échange les choses produites. En conséquence, ce n'est pas dans la tête des hommes, dans leur compréhension croissante de la vérité et de la justice éternelles, mais dans les modifications du mode de production et d'échange qu'il faut chercher les causes dernières de toutes les modifications sociales et de tous les bouleversements politiques; il faut les chercher non dans la *philosophie*, mais dans *l'économie* de l'époque intéressée. Si l'on s'éveille à la compréhension que les institutions sociales existantes sont déraisonnables et injustes, que la raison est devenue sottise et le bienfait fléau, ce n'est là qu'un indice qu'il s'est opéré en secret dans les méthodes de production et les formes d'échange des transformations avec lesquelles ne cadre plus le régime social adapté à des conditions économiques plus anciennes. Cela signifie, en même temps, que les moyens d'éliminer les anomalies découvertes existent forcément, eux aussi, - à l'état plus ou moins développé, - dans les rapports de production modifiés. Il faut donc non pas *inventer* ces moyens dans son cerveau, mais les

découvrir à l'aide de son cerveau dans les faits matériels de production qui sont là. Quelle est en conséquence la position du socialisme moderne ?..... »

<http://www.marxists.org/francais/engels/works/1878/06/fe18780611.htm>

**F. ENGELS, Anti-Dühring, Troisième partie, Socialisme, II. Notions théoriques**

« Dans l'ensemble de la production capitaliste, ce n'est jamais que sous une forme très embrouillée et très approximative comme la moyenne jamais constatable d'éternelles oscillations, que la loi générale s'impose dans la tendance dominante. »

**Karl Marx, Le Capital III, chap.9, cité par Ernst Bloch.**

**Ernst Bloch est certainement un des plus fins dialecticiens qui ait existé et publié, et qui perfectionne la dialectique non comme un dogme infaillible ni comme un outil purement spéculatif, mais pour « changer le monde »**

**Voir sur la dialectique des recherches et découvertes économique de Marx, les extrait de « Le Capital, Livre Troisième, pages 208, 237, 245, 250, 276, 278, 322, 330, comme exemples non exclusifs bien sûr.**

« Au stade bourgeois capitaliste atteint par l'histoire la pensée qualitative de la mesure joue au demeurant un rôle moindre et l'on assiste bien plutôt à la *séparation* du qualitatif et du quantitatif rétrogradant le qualitatif au rang de donnée subjective soi-disant peu fiable. Les choses se sont passées de telle façon qu'en vertu de la mesure exclusivement quantitative du profit toutes les qualités de la valeur d'usage ont été uniformisées par le quantum non qualitatif de la valeur d'échange ; quand à la valeur d'usage elle n'apparaît plus que dans la publicité, sous forme de cliché fallacieux. Marx a décrit ce processus de quantification comme le devenir-marchandise des choses et des hommes. A cette démarche quantifiante répondit l'approche mécaniste dont le calcul, jetant aux orties tous les contenus qualitatifs, connut un essor formaliste d'une telle ampleur que même le quantum, jugé en somme trop qualitatif, se vit répudié ; à sa place intervinrent des formules purement fonctionnelle. Pour les remplacer il faudrait un type de mesure en accord avec des contenus dialectiques animés et avec leurs *quanta qualitatifs*, c'est çà dire des figures catégorielles –un type de mesure qui inclurait aussi au premier chef l'hostilité du nouveau avec le statisme. Car ce statisme ne pourra être effectivement liquidé que par une nouvelle forme de mesure n'obéissant plus à un critère déjà donné mais au critère d'une valeur qui est en souffrance dans la dialectique..... »

**Ernst Bloch, Experimentum Mundi, p. 147.**

Dans ses manuscrit de 1844, les thèses sur Feuerbach, « Le capital » non dans sa forme « achevée » qui n'existe pas, mais dans son retour sur lui-même à partir des « concepts-réalités de base » sur la production, la marchandise, le temps de travail, « l'unité organique de la diversité de l'activité humaine », Marx tente de définir un dépassement de la « philosophie spéculative » (et un « humanisme-naturalisme ») telle qu'elle se présente en son temps, et après une longue élaboration historique multi millénaire.

En lisant les travaux d'Yves Schwartz et en essayant de comprendre la démarche ergologique, en la « voyant » à l'oeuvre, il me semble qu'avec elle, ce dépassement entre dans sa phase de maturité, sa réalisation concrète, **sa vraie naissance**. Elle entre dans une période à la fois plus « sage » et surtout opérationnelle.

**TOUJOURS DANS LE CADRE D'UN CONGRES A LA FOIS POPULAIRE ET SAVANT, CETTE CITATION CI-DESSOUS (MAGNIFIQUE TEXTE) QUI ECLAIRE CE QUE PEUT ETRE UNE LECTURE SIMPLIFICATRICE ET SECTAIRE OU UNE LECTURE LUMINEUSE ET INDISPENSABLE DU « CAPITAL ».**

**CITATION SUR LE FETICHISME DE LA MARCHANDISE ET LA PECEPTION QUE NOUS AVONS DE CETTE MARCHANDISE ET DE LA PRODUCTION ET DE L'ECHANGE.**

.....Le fétichisme marchand peut être conçu comme une image naturelle, au sens où la représentation qui en découle n'est pas le produit d'une construction volontaire : de même, la vision est un processus physiologique dont les lois échappent à la conscience. L'image rétinienne qui se forme en moi me semble être l'objet même et la représentation disparaît derrière la chose même qui la suscite. Mais la vision met face à face deux réalités physiques, tandis que le fétichisme de la marchandise désigne un rapport social qui se donne pour une chose. Ni la vision ordinaire, ni le phénomène de l'hallucination ne sauraient décrire adéquatement le type nouveau d'illusion identifié par Marx. Et l'analogie permet surtout –et paradoxalement- de souligner le caractère incomparable de la réalité abordée ici. Le parti pris matérialiste de l'analyse permet de rendre compte de l'incarnation objective de la représentation sous la forme d'un fétiche et des illusions qu'elle produit, mais elle doit surtout mettre en lumière sa nature de médiation sociale, par delà la fixation momentanée, sa réification, et le blocage de la circulation qu'elle induit alors. C'est donc en un même lieu théorique que le matérialisme cherche à s'émanciper de tout réductionnisme et que tente de se renouveler l'économie politique. Et ce lieu est la théorie de la marchandise.

En effet, le fétichisme tel qu'il se trouve redéfini par Marx est directement lié à la nature sociale des marchandises produites dans le monde moderne, il « adhère au monde des marchandises (1) ». On a vu que cette nature sociale réside dans le temps de travail socialement nécessaire qui caractérise la production de toute marchandise. Mais cette affirmation n'a précisément rien d'une évidence : les marchandises ne se donnent pas à voir comme le temps social de travail cristallisé, mais comme objets spécifiques, utiles et échangeables entre eux. L'inversion du réel dans la représentation qu'il suscite est une règle générale, qui exprime « la contradiction entre le mouvement apparent et le mouvement réel du système (2) ». Mais si elle renvoie analogiquement à l'inversion de l'image rétinienne, le redressement spontané de cette dernière par l'activité cérébrale ne correspond pas à la nature en partie illusoire du phénomène décrit et à l'effort considérable que doit effectuer l'économie

politique pour déjouer des apparences que confirme sans cesse la pratique de la production et de l'échange.

Marx change alors de métaphore et compare le réel à un texte crypté, le caractère échangeable de la marchandise se présentant comme un énigme, de fabrication humaine : « la valeur ne porte donc pas écrit sur son front ce qu'elle est. La valeur transforme donc tout produit du travail en hiéroglyphe social. Par la suite, les hommes cherchent à déchiffrer le sens de l'hiéroglyphe, à percer le sens de leur propre produit social, car la détermination des objets d'usage comme valeurs est leur propre production sociale, au même titre que le langage (3) ». La mention du langage est d'une grande importance : d'abord elle confirme que Marx n'a nullement oublié, ici encore, ses élaborations passées et l'analyse du langage conduite en 1854 dans « l'idéologie allemande », dont on a vu qu'elle soulignait les limites de la notion d'idéologie autant qu'elle en illustre la pertinence. Ensuite elle permet la même inversion du comparant et du comparé que dans le cas de la vision : loin qu'une théorie du langage serve de paradigme à la théorie de la monnaie, c'est plutôt le phénomène monétaire qui éclaire la constitution d'autres types de signes, sans que l'analogie ne présume d'une identité entre les deux, ni même que le rapprochement soit théorisé plus avant.....

Notes

(1) « Le capital », Marx, livre I

(2) « Théorie sur la plus-value », II, Marx

(3) « Le capital », Marx, livre I

**LA SUITE DANS « MARX, UNE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE »,  
ISABELLE GARO, EDITIONS DU SEUIL, POINTS, ESSAIS, FEVRIER 2000,  
PRIX D'UN LIVRE DE POCHE. (VOIR PHOTO)**

Humana ante oculos foede cum vita jaceret  
in terris, oppressa gravi sub religione  
quae caput a caeli regionibus ostendebat,  
horribili super aspectu mortalibus instans,  
primum Graius homo mortales tolere contra  
et oculos ausus primusque obsistere contra.

Lorsque l'humanité abjectement gisait  
accablée sous le poids d'une religion  
qui, des hauteurs du ciel découvrant son visage,  
soumettait les mortels à son affreux regard,  
un Grec a le premier osé lever la tête  
et, tout homme qu'il fût, s'est dressé contre elle.

"sed nil dulcius est bene quam munita tenere  
edita doctrina sapientum templa serena,

despicere unde queas alios passimque videre  
errare atque viam palantes quaerere vitae...."  
Mais la douceur extrême est d'habiter au calme  
des temples qu'a dressé la science des sages  
et de voir de la-haut les autres qui s'égarent,  
qui cherchent au hasard le chemin de la vie,.....  
font assaut de talent, de noblesse, de titres  
et jour et nuit, au prix d'un labeur sans égal,  
recherchent la richesse ou briguent le pouvoir

De Natura Rerum, Lucrèce (-99 55)

Si "le langage est aussi ancien que la conscience", si le langage est la conscience pratique, existant pour les autres et, par conséquent, aussi pour moi-même (1), il est évident que ce n'est pas la pensée seule mais toute la conscience dans son ensemble qui est liée dans son développement à celui du mot.

Les recherches montrent effectivement à chaque pas que le mot joue un rôle central dans la conscience prise dans son ensemble et non dans ses fonctions singulières. Le mot est bien dans la conscience ce qui, selon Feuerbach, est absolument impossible à l'homme seul mais possible à deux. C'est l'expression la plus directe la nature historique de la conscience humaine.

***La conscience se reflète dans le mot comme le soleil dans une petite goutte d'eau.***

Le mot est à la conscience ce qu'est un petit monde à un grand, ce qu'est une cellule vivante à l'organisme, un atome au cosmos. C'est un petit monde de conscience. Le mot doué de sens est un microcosme de la conscience humaine.

**Lev Vygotski 1933.**

(1) Marx, Engels, "L'idéologie Allemande".

"Qu'il est ancien, l'appel à devenir soi-même, et qu'il est nouveau aussi. Rejetez les tutelles, cessez de vous plier aux fins d'autrui, cessez de cautionner leurs abus ! Cessez d'être de simples citoyens, bêtes de somme et de rapport envoyées à la guerre de l'homme contre l'homme, et qui y crèvent pour tout autre chose que l'homme ! Et c'est à cela que nos chers plumitifs du Dimanche, tantôt portés sur le monde et tantôt sur l'esprit -mais toujours fidèles au seigneur- ont donné leur bénédiction ! Les bergers honoraient et aimaient la puissance qui crucifia le premier chrétien hérétique : n'était-elle pas souvent leur propre puissance ? Aux pauvres, aux exploités, aux asservis, ils prêchaient en revanche la patience, la passivité -tout sauf la violence. Lorsqu'elle frappait les opprimés, elle ne les dérangeait guère, qu'elle se manifestât constamment, avec la persévérance d'une intimidation quotidienne, ou qu'elle se déchaînât brutalement, jetant bas le masque lorsque la patience des humbles venait à faillir. Dès qu'elle faillit, les gaz et les mitrailleuses sont toujours défensifs, tandis que la révolte la plus motivée se nomme terrorisme. Justifiant les revolvers prêts à tirer à coup de cantiques et d'hosannas, la violence d'en haut s'est drapée d'idéologie....."

**Ernst Bloch, "L'athéisme dans le christianisme".**

.....

La glace était rompue. Le prince exposa au Père Pirrone ses intuitions politiques, mais le jésuite était loin de partager son soulagement. Au contraire, il fut mordant à nouveau.

-Pour parler net, vous autres nobles vous vous mettez d'accord avec les libéraux, que dis-je ! avec les francs-maçons, sur notre dos, sur le dos de l'Eglise ; car il est bien évident que nos biens, qui sont le patrimoine des pauvres, seront raflés et partagés au petit bonheur entre les meneurs les plus impudents. Après ça qui sauvera de la famine les innombrables malheureux qui sont actuellement nourris et guidés par l'Eglise ?

Le Prince restait silencieux.

-Comment fera-t-on pour calmer ces foules désespérées ? Je vais vous le dire Excellence. On leur jettera en pâture un premier morceau, puis un second, puis finalement la totalité de vos terres. Et Dieu ainsi aura accompli Sa justice, fût-ce à l'aide des maçons. Le Seigneur guérissait les aveugles du corps ; mais les aveugles de l'esprit, quelle fin feront-ils ?

.....

Nous ne sommes pas des aveugles, mon cher père, nous sommes seulement des hommes. Nous vivons dans une réalité mobile à laquelle nous essayons de nous adapter, comme les algues qui ondulent sous le mouvement des vagues. On a promis explicitement l'immortalité à notre sainte mère l'Eglise, mais à nous, en tant que classe sociale, non. Pour nous, un palliatif qui promet de durer cent ans équivaut à l'éternité. Nous pourrions à la rigueur nous inquiéter pour nos fils, peut-être pour nos petits-fils ; mais au-delà de ce que nous pouvons caresser de nos mains, nous n'avons pas d'obligations. Et je ne peux guère me préoccuper de ce que seront mes éventuels descendants en l'an 1960. L'Eglise au contraire doit y penser, car elle est destinée à survivre. Jusque dans son désespoir, le réconfort est implicite. Et croyez-vous que si elle pouvait maintenant ou dans l'avenir se sauver à notre détriment, elle ne le ferait pas ? Certes si, elle le ferait, et elle aurait raison.

.....

Le Prince se réveilla à la pointe de l'aube, englué de sueur et de pesanteur, et ne put s'empêcher de comparer ce voyage répugnant à sa propre vie : elle s'était déroulée d'abord à travers des plaines riantes, avait escaladé des montagnes abruptes, s'était insinuée à travers des gorges menaçantes pour déboucher enfin sur d'interminables ondulations de terrain, d'une couleur monotone, désertes comme le désespoir. Ces imaginations matinales étaient bien la pire chose qui pût arriver à un homme d'âge moyen. Le Prince savait qu'elles étaient destinées à s'évanouir avec l'activité du jour, mais il en souffrait cependant de façon aiguë. Il avait assez d'expérience pour comprendre que les souffrances déposent peu à peu au fond de l'âme des sentiments de deuil dont l'accumulation quotidienne est en définitive la cause de la mort.

.....

**« Le Guépard », Giuseppe Tomasi Di Lampedusa, 1957.**

Je me permets cette réflexion. Ceci n'est pas seulement la description de la fin d'un système marchand particulier et d'une classe dominante particulière. C'est la description de la fin d'un système marchand millénaire. Le capitalisme a permis

l'explosion des forces productives et donc de la richesse sociale et en cela il accélère la fin du système marchand en ne répondant pas aux besoins qu'il a lui-même engendrés. Quelle sera l'alternative à ce système ? Le communisme, un communisme d'abondance et de développement durable, permettant une libération de l'activité productive humaine du travail contraint et du travail abstrait, du salaire, cela me paraît évident. Mais une telle transformation demande des humains une expression consciente du processus social inconscient. Comment l'atteindre ?

La meilleure défense du capitalisme contre les producteurs-fossoyeurs du capital, le salariat, c'est bien de détruire des forces productives, destruction dans laquelle il risque de se détruire lui-même, mais ça lui importe peu : comme dit Salina dans 'il Gattopardo', "pour nous classe dominante, 100 ans, c'est l'éternité". Les successeurs d'aujourd'hui de cette classe dominante du temps du Guépard (1860) continuent le même "raisonnement", la même "philosophie"...

P.A., 29 avril 2009

« Au fond, j'ai fait mienne l'analyse de Gramsci : le pouvoir se gagne par les idées. C'est la première fois qu'un homme de droite assume cette bataille-là. En 2002, quinze jours après mon arrivée au Ministère de l'Intérieur, une certaine presse a commencé à m'attaquer sur le thème : « Sarkozy fait la guerre aux pauvres ».

Je me suis dit : soit je cède et je ne pourrai plus rien faire, soit j'engage la bataille idéologique, en démontrant que la sécurité est avant tout au service des pauvres. Depuis 2002, j'ai donc engagé un combat pour la maîtrise du débat d'idées. »

Nicolas Sarkozy, Le Figaro, 17 avril 2007

Les communistes, les socialistes au sens premier, pas au sens de parti actuel, les militants de la transformation sociale en général peuvent-ils mener cette bataille pour le communisme, pour le socialisme, pour la transformation sociale?

OUI !

Nous autres hommes ne sommes encore jamais sortis de notre peau. Nous sommes là, obscurs pour nous-mêmes. Non seulement à cause de la trop grande immédiateté du *hic et nunc* où comme toutes choses nous nous trouvons. Mais aussi parce que nous vivons toutes griffes dehors à l'égard de nos semblables, comme jamais ne le ferait aucun animal ; nous sommes une menace qui se cache. De même dans notre être, qui nous reste caché à bien trop d'égards, qui n'a pas encore été porté au jour nous sommes inachevés plus que toute autre créature vivante, nous sommes encore ouverts à ce qui est devant nous. Participant en première ligne à ce qui est encore à venir.

Aussi ne cessons-nous de recommencer par le commencement, par la fermentation qui nous habite. Car ce qui commence, ne commence, bien que pris dans le courant, que parce que son commencement ne s'est pas produit. Et ce parce que l'humain que nous représentons sur le front du monde pour tous et pour toutes choses n'a qu'à peine porté au jour ce « vers quoi » nous nous dirigeons (Wobin) et ce « pour quoi » (Wozu) nous sommes là. Incontestablement il existe là une antériorité, mais tellement chancelante que sans cesse il convient de la remettre d'aplomb. Tout particulièrement lorsque le but du devenir pour soi apparaît clairement aux yeux.....

**Ernst Bloch**

Resterait à expliquer cette conjoncture multiséculaire qui surgit à souhait pour éclairer le processus difficile autrement à saisir. Mais c'est là une tâche pour l'histoire générale, le jour où l'on disposera d'une telle histoire (si elle se constitue) comme on dispose d'une géographie générale. L'ennui, c'est que, dans les sciences humaines comme dans les sciences exactes, une explication une fois avancée, même bien établie –ce qui n'est pas notre cas- réclame sa propre explication, et ainsi de suite. Dire que la récession du haut Moyen Age n'est que la lente détérioration de l'économie-monde sous-jacente à la fortune matérielle de Rome, c'est admettre qu'en tant qu'économie-monde, en tant que réalité économique, Rome aura survécu longtemps à la chute politique de l'Empire. Gros problème de survivances ! Le cadre économique de Rome n'est pas seul à se maintenir et, en somme, à nous surprendre. La société romaine a laissé en place, pour des siècles encore sa hiérarchie et son enfer esclavagiste. Et que dire de sa culture, de la latinité qui s'est transmise jusqu'à nous ? L'Europe, et la France au milieu de l'Europe, n'en finissent pas de se débattre dans l'héritage de Rome.

**« L'identité de la France, Les hommes et les choses », Fernand Braudel.**

Braudel dans cet ouvrage et ses ouvrages, aborde aussi l'héritage du croissant fertile, de la Grèce, des interactions générales. J'ai choisi ce passage pour le concentré qu'il représente, il me semble.

**L'expression de Marx en prenant en compte non un objet réifié mais dans son mouvement dans son unité (c'est-à-dire sous de multiples aspects et réalités en mouvement) en fait un langage complexe. Certains diront embrouillé, compliqué, incompréhensible s'ils n'essaient pas d'y démêler cette diversité et ce mouvement contenu dans la même phrase. Marx, dans son expérience de vie, sa situation d'observation, le développement de ses propres capacités de compréhension du réel à l'échelle humaine, reste encore indépassé dans l'analyse de "l'essence" du capital malgré la poursuite du processus du mode de production capitaliste (entre autre sa mondialisation informationnalisée) depuis sa mort, dans son processus productif global, c'est-à-dire dans les forces productives « matérielles et morales » dans leur unité en mouvement.**

**Cette difficulté de lecture n'en gomme pas la nécessité, ni la nécessité d'un langage qui se place dans une expression dialectique de la réalité (1), et dont nous devons poursuivre l'usage si nous ne voulons pas régresser.**

### **Travail productif et improductif**

(Extrait du Chapitre VI du livre 1 de « Das Capital », brouillon inédit qui vient d'être re publié en français en 2010 par la GEME, 285 pages, 12 €)

...Le procès de travail capitaliste n'abolit pas les déterminations universelles du procès du travail. Il engendre produit et marchandise. Sous ce rapport demeure



productif le travail qui s'objectalise en *marchandises*, en tant qu'unité de valeur d'usage et de valeur d'échange. Mais le procès du travail n'est que le moyen pour le procès de valorisation du capital. Est donc productif le travail qui se présente sous forme de marchandise particulière, mais qui, si nous considérons une marchandise particulière, constitue dans une de ses parties aliquotes du travail *impayé* ou à considérer le produit global, constitue dans une partie aliquote de *la masse globale des marchandises* uniquement du travail impayé, autrement dit un produit qui ne coûte rien au capitaliste.

Est *productif* le *travailleur* qui fournit du *travail productif*, et *productif* est le *travail* qui crée immédiatement de la *survaleur*, c'est-à-dire qui valorise le capital.

Seul l'esprit borné du petit bourgeois qui prend pour absolue la forme capitaliste de la production, et y voit donc sa seule forme naturelle, est capable de confondre la question de savoir ce que sont *travail productif* et *travailleur productif* du point de vue du capital avec celle du *travail productif* en général, et par suite de se satisfaire de cette réponse tautologique que tout travail est productif qui de façon générale produit, et dont un produit, une quelconque valeur d'usage, en bref un résultat résulte.

Seul est productif le travailleur dont le procès de travail = le *procès productif de consommation* de la capacité de travail – du porteur de ce travail- par le capital ou le capitaliste.

En résultent deux choses :

Premièrement : dès lors qu'avec le développement de la *subsumption réelle du travail sous le capital*, autrement dit du *mode spécifiquement capitaliste de production*, ce n'est plus le travailleur pris à part mais de plus en plus *une capacité de travail socialement combinée* qui *fait effectivement fonctionner* le procès global de travail, et que les diverses capacités de travail qui s'assemblent pour former la machine productive en son ensemble participent sous des modes très variés au procès immédiat de la marchandise – ou mieux ici : à la fabrication du produit, l'un travaillant davantage avec la main, l'autre davantage avec la tête, l'un comme directeur, ingénieur, spécialiste technique, etc., l'autre comme contremaître le troisième travailleur manuel direct, ou même simple manœuvre, ils deviennent de plus en plus des *fonctions de la capacité de travail* sous le concept immédiat de *travail productif* et ses porteurs sous celui des *travailleurs productifs*, à ranger de façon générale comme travailleurs directement exploités par le capital et *subordonnés* à son procès de valorisation et production.

A considérer le *travailleur collectif* en quoi consiste l'atelier, son *activité combinée* se réalise *materialiter* de façon immédiate en un *produit collectif* qui est en même temps une *masse collective de marchandises*, où il est parfaitement indifférent de savoir si la fonction du travailleur pris à part, lequel n'est qu'un élément de ce travail collectif, est plus proche ou plus éloigné du travail manuel immédiat. Et par suite : l'activité de cette capacité collective de travail est son *immédiate consommation productive par le capital*, ce qui veut donc dire procès d'autovalorisation du capital, production immédiate de survaleur, et par là, comme on aura à le développer plus loin, *sa transformation immédiate en capital*.

Deuxièmement : les déterminations plus précises du travail productif résultent par elles-mêmes des traits caractéristiques du procès de production capitaliste. *En*

*premier lieu* le possesseur de la capacité de travail fait face au capital, au capitaliste en tant que *vendeur* de cette capacité, et pour user d'une expression dont nous avons vu qu'elle était irrationnelle, en tant que vendeur de *travail vivant, non de marchandise* C'est un *travailleur salarié*. Là est la première présupposition. Mais en second lieu, introduits par ce procès provisoire qui relève de la circulation, sa capacité de travail et son travail incorporés de façon immédiate au capital en tant que *facteur vivant* de sa production, ils deviennent eux-mêmes l'une de ses *parties constitutives*, partie *variable* qui en vérité non seulement pour une part conserve les valeurs du capital avancé, pour une part les reproduit, mais en même temps les *augmente* et par le seul fait de créer de la survalueur, se transforme en valeur valorisante, en capital. Ce travail *s'objectalise* immédiatement dans le procès de production en tant que *grandeur fluente de valeur*.

*D'un côté, la première condition peut être remplie sans la seconde.* Un travailleur peut être salarié, journalier, etc. C'est toujours possible lorsque fait défaut le second moment. Tout travailleur productif est salarié, mais pour autant, tout salarié n'est pas travailleur productif...

**Karl Marx, le Chapitre VI, Editions Sociales, GEME, 12 €. 285 pages.**

- (1) C'est-à-dire sous la « fonction » d'*épistimicité* (voir le terme et l'analyse en cours d'Yves Schwartz sur les épistimicités) relevant de la forme la plus consciente, au niveau de la personne, du groupe et du processus humain de l'activité d'expression et de débat de valeur (« valeur » au sens d'usage et pas seulement marchande dans son unité en mouvement à dépasser).

« La vie des livres est très personnelle. On ne peut pas amener quelqu'un à une lecture en lui disant : « Lis, tu verras, c'est magnifique », ni à une amitié en lui disant : « Tu devrais fréquenter untel, c'est quelqu'un de formidable. » Ça ne marche jamais comme ça. Il faut trouver soi-même. Enfant je ne voulais pas qu'on me dicte mon temps ou mes lectures. Le vrai ne peut passer que par soi, quitte à vous renverser et vous illuminer. Il n'y a aucun modèle en la matière. Tout le reste peut s'imiter. Mais néanmoins, on ne peut s'empêcher de parler de ce qu'on aime et d'essayer de le faire partager.... »

**Christian Bobin, « La lumière du Monde ».**

« Marx aborda l'étude du socialisme français et de l'économie politique avec une conception socialiste, afin de donner à celle-ci une « assise théorique » dans le domaine de la connaissance, et de lui « assurer » une valeur originelle. Marx avait trouvé chez Ricardo la loi de la valeur, mais...les déductions tirées de Ricardo par les socialistes français ne purent le satisfaire de manière à « assurer » sa valeur-E, amenée à sa variété vitale, c'est-à-dire à la « conception du monde », car elles étaient déjà partie intégrante de sa valeur initiale, sous la forme de « l'indignation suscitée par la spoliation des ouvriers », etc. Ces déductions furent repoussées comme « formellement fausses économiquement parlant », car elles étaient simplement « une application de la morale à l'économie ». Mais ce qui peut être formellement

faux au point de vue économique, peut être encore exact au point de vue de l'histoire universelle. Si le sentiment moral de la masse regarde un fait économique comme injuste, cela prouve que ce fait lui-même est une survivance ; que d'autres faits économiques se sont produits grâce auxquels le premier est devenu insupportable, insoutenable. Derrière l'inexactitude économique formelle peut donc se cacher un contenu économique très réel. »

**Lénine, « Matérialisme et empiriocriticisme ».**

« De se trouver ainsi proche des problèmes politiques, mais pas dans la place où s'exerce le pouvoir politique, l'historiographie reçoit un statut ambivalent qui se montre, plus visible, dans son archéologie moderne. Etrange situation, à la fois critique et fictive....Lorsque l'historien cherche à établir, à la place du pouvoir, les règles de la conduite politique et les meilleures institutions politiques, il joue au prince qu'il n'est pas; il analyse ce que devrait faire le prince. Telle est la fiction qui ouvre à son discours l'espace où il s'écrit. Fiction en effet que d'être à la fois discours du maître et celui du serviteur, -d'être permis par le pouvoir et décalé par rapport à lui, dans une position où le technicien peut, en retrait, comme maître à penser, rejouer les problèmes du prince. Il dépend du « prince de fait » et il produit le « prince possible ». Il doit donc faire comme si le pouvoir effectif était docile à sa leçon alors que, contre toute vraisemblance, cette leçon attend du prince qu'il s'introduise dans une organisation démocratique ».

**Michel de Certeau, « L'écriture de l'histoire ».**

## **BOURGEOISIE ET CLASSE OUVRIERE SOUS LA REVOLUTION FRANÇAISE.**

**Il ne s'agit pas de nier le rôle de la Révolution Française, mais de la dépasser au moment où les forces productives (les Humains et leurs techniques et leurs cultures au sens général d'activité) sont arrivées à maturité. Ce passage est important dans l'illustration du rapport complémentaire et antagoniste capital/travail**

“...Dès le début de la tourmente révolutionnaire, la bourgeoisie française osa dépouiller la classe ouvrière du droit d'association que celle-ci venait à peine de conquérir. Par une loi organique du 14 juin 1791, tout concert entre les travailleurs pour la défense de leurs intérêts communs fut stigmatisé d'attentat « contre la liberté et la déclaration des droits de l'homme », punissable d'une amende de 500 livres, jointe à la privation pendant un an des droits de citoyen actif (1).

Ce décret qui, à l'aide du code pénal et de la police, trace à la concurrence entre le capital et le travail des limites agréables aux capitalistes, a survécu aux révolutions et aux changements de dynasties. Le régime de la Terreur lui-même n'y a pas touché. Ce n'est que tout récemment qu'il a été effacé du code pénal, et encore avec quel luxe de ménagements ! Rien qui caractérise ce coup d'Etat bourgeois comme le prétexte allégué. Le rapporteur de la loi Chapelier, que Camille Desmoulin qualifie de « misérable ergoteur (3) », veut bien avouer que le salaire de la journée de travail devrait être un peu plus considérable qu'il l'est à présent... car dans une nation libre,

les salaires doivent être assez considérables pour que celui qui les reçoit, soit *hors de cette dépendance absolue* que produit la privation des besoins de première nécessité, *et qui est presque celle de l'esclavage*. Néanmoins il est, d'après lui, « instant de prévenir le progrès de ce désordre », à savoir « les coalitions que formeraient les ouvriers pour faire augmenter... le prix de la journée de travail », et pour mitiger cette dépendance absolue qui est presque celle de l'esclavage. Il faut absolument le réprimer, et pourquoi ? Parce que les ouvriers portent ainsi atteinte à la liberté « des entrepreneurs de travaux, les ci-devant maîtres », et qu'en empiétant sur le despotisme de ces ci-devant maîtres de corporation - on ne l'aurait jamais deviné - ils cherchent à recréer les corporations anéanties « par la révolution (3) ».....”

(1)L'article 1 de cette loi est ainsi conçu : « L'anéantissement de toute espèce de corporations des citoyens du même état et profession étant l'une des bases fondamentales de la Constitution française, il est défendu de les rétablir de fait, sous quelque prétexte et sous quelque forme que ce soit. » L'article 4 déclare : « Si des citoyens attachés aux mêmes professions, arts et métiers prenaient des délibérations, faisaient entre eux des conventions tendant à refuser de concert ou à n'accorder qu'à un prix déterminé le secours de leur industrie ou de leurs travaux, les dites délibérations et conventions sont déclarées inconstitutionnelles, attentatoires à la liberté et à la déclaration des droits de l'homme, etc. », c'est-à-dire félonies, comme dans les anciens statuts. (*Révolution de Paris*, Paris, 1791, 3t. III, p. 253.)

(2)*Révolutions de France*, etc., n° LXXVII.

(3)Buche et Roux : Histoire parlementaire de la Révolution française, X, p. 193-95, *passim* (édit. 1834).

**« Le Capital », Karl Marx, Livre I, Huitième section, Chapitre XXVIII, extrait.**

« ...Il nous faudra revenir dans d'autres contextes sur ce motif de l'orientation de l'évolution de l'homme par le travail et compléter ces remarques. Nous devons, pour dégager pleinement la nouvelle structure fondamentale née du travail, nous limiter ici au fait que dans le reflet de la réalité, comme condition de possibilité de l'objectif et des moyens du travail, se produit une séparation, un détachement de l'homme de son environnement, une distanciation qui se manifeste clairement dans la confrontation du sujet et de l'objet. Dans le reflet de la réalité, la représentation se sépare de la réalité représentée, et se condense dans la conscience comme une « réalité » particulière. Nous mettons le mot réalité entre guillemets, parce que la réalité est simplement reproduite dans la conscience ; une nouvelle forme objective naît sans doute de la sorte, mais pas une réalité, car précisément, sur le plan ontologique, il est impossible que le reflet soit du même ordre que ce qu'il reflète, sans même parler d'identité. Au contraire, du point de vue ontologique, l'être social se scinde en deux facteurs hétérogènes, qui, du point de vue de l'être, ne sont pas simplement hétérogènes, mais directement opposés : l'être et son reflet dans la conscience.

Cette dualité est un fait fondamental de l'être social. Les degrés antérieurs de l'être sont en comparaison très unitaires... »

**Georges Lukács, « le travail comme position téléologique ». Edition en français 2011**

...L'aliénation n'est qu'une des formes importantes dans le processus d'oppression de l'être humain, mais elle est loin d'être la seule. Si nous protestons contre certaines absolutisations unilatérales, cela ne doit pas nous amener à concevoir l'aliénation comme un domaine particulier et autonome de la structure sociale, et encore moins comme une éternelle condition humaine soustraite à la lutte des classes en raison de son universalité chez l'homme. Au contraire. Sans changer quoi que ce soit à notre position de fond, nous pouvons dire qu'il n'est pas de lutte des classes où la prise de position pour ou contre les formes importantes de l'aliénation, selon la période, n'ait pas une importance directe ou indirecte, décisive ou simplement ponctuelle....

...Il n'y a que d'aliénations réelles (et l'aliénation comme concept général au singulier n'est qu'une abstraction scientifique dont on peut difficilement se passer) ; de la même manière, il nous faut noter maintenant que les hommes dans la réalité sociale s'aliènent eux-mêmes et aliènent leur entourage, qu'ils combattent les aliénations pour eux-mêmes et pour les autres etc. ; et que le processus qui résulte des actes de la vie sociale et porte sur les actes de la totalité objective de la société et sur ceux de la personnalité individuelle est la seule forme existante de ce que nous pouvons nommer théoriquement aliénation....

...la conviction (qui certes peut n'être qu'un sentiment, une idée) de la généralité [humaine] pour-soi [conscience], devenue pour l'individu le contenu de sa propre vie, est l'arme la plus puissante que possède l'homme contre l'aliénation. Ce sont les luttes, avec leurs succès et leurs échecs, qui constituent le mode d'être de l'aliénation. Leur état stationnaire n'est qu'une apparence....

....Le christianisme doit donc préciser son influence planétaire à la capacité dont il a fait preuve de trouver une réponse efficace et socialement satisfaisante à la nouvelle aliénation de l'individu privé –à son tour à l'origine d'une aliénation nouvelle.....

Georges Lukács, 1971

### **Théories sur le travail productif et le travail improductif.**

« .....Tout ce que A. Smith a écrit nous a, jusqu'à présent, paru équivoque : il en va de même pour la définition de ce qu'il appelle *travail productif* par opposition au travail *improductif*. On trouve chez lui une confusion entre deux définitions de ce qu'il appelle le travail productif. Nous nous attacherons d'abord à la première, la seule qui existe.

**1 C'est le travail productif, au sens de la production capitaliste, c'est le travail salarié qui produit de la plus value.**

Le travail productif au sens de la production capitaliste, c'est le travail salarié qui, en échange de la partie variable du capital (de la partie du capital déboursée en salaire), non seulement reproduit cette partie du capital (ou la valeur de sa propre puissance de travail) (1), mais produit en outre de la plus-value pour le capitaliste. C'est la seule façon de convertir de la marchandise ou de l'argent en capital. Seul est productif le travail salarié qui produit du capital. (Ce qui signifie qu'il reproduit, en

l'augmentant, la somme déboursée en travail ou encore, qu'il rend plus de travail qu'il n'en reçoit sous forme de salaire.) Seule donc la puissance de travail dont la mise en valeur est plus élevée que sa valeur.

La *mere existence* [l'existence même] d'une classe capitaliste, et par conséquent du capital, repose sur la productivité du travail, non pas sur sa productivité absolue, mais sur sa productivité relative. Par exemple, si une journée de travail était simplement suffisante pour conserver la vie de l'ouvrier, c'est-à-dire pour reproduire sa puissance de travail, le travail serait productif au sens absolu, parce qu'il serait reproductif, c'est-à-dire qu'il remplacerait sans cesse les valeurs qu'il aurait consommées (égales à la valeur de sa propre puissance de travail). Mais il ne serait pas productif au sens capitaliste, parce qu'il ne reproduirait pas de plus-value. (En effet, il ne produirait pas de valeur nouvelle, mais remplacerait seulement la valeur ancienne ; après avoir consommé la valeur sous une forme, il la reproduirait sous une autre. C'est dans ce sens que nous avons appelé productif un ouvrier dont la production est égale à sa propre consommation, et improductif celui qui consomme plus qu'il ne reproduit.)

Cette productivité est basée sur la productivité relative en ce sens que le travailleur ne remplace pas seulement une valeur ancienne, mais en crée une nouvelle et que dans son produit est matérialisé plus de temps de travail que n'en contient le produit qui le maintient en vie en sa qualité d'ouvrier. L'existence du capital est fondée sur ce genre de travail productif (2).

{Mais supposons que le capital n'existe pas et que le travailleur s'approprie lui-même son surtravail, le surplus de valeurs qu'il a créées et qui dépasse l'excédent des valeurs qu'il consomme. De ce travail seulement on pourrait dire alors qu'il est véritablement productif, c'est-à-dire qu'il crée de nouvelles valeurs.}..... »

**Karl Marx. Théories sur la plus value, Livre I, Chap. quatrième, sur le travail productif et le travail improductif. Rédaction 1861-1863.** (Pour référence , « Le Capital, livre I est édité en 1867)

\*...Maduro avan lou tem, ma testo, qué vies blanquo  
A glena quaouquei gran dedin chasque gara.  
Mies que lo marguiié qué ronflo su sa banquo  
Ai souven tria dé grame ei ermon doou cura.  
Dei prepaou dei moussu, dei cansoun dei femelo,  
dei questien dei nistoun, surtou, mi sieou nourri:  
Tan qu'un secrè nouveou coutiguo ma cervelo  
Lo senigran voou pa mourri!...

### **Le Credo de Cassian\*, de Victor Gelu)**

Gelu n'est pas particulièrement féministe, il faut situer cette chanson dans son temps et l'expression populaire de ce temps. Cependant l'expression femelo ne correspond pas à la connotation animale du français.

« ...Les défauts du matérialisme abstrait des sciences de la nature qui ne tient pas compte du processus historique, sont déjà perceptibles dans les représentations abstraites et idéologiques de ses porte-parole, dès qu'ils se risquent en dehors de leur spécialité... » *Le Capital, livre I.* « ...Chez Feuerbach, le matérialisme et l'histoire sont carrément dissociés... », poursuit *l'Idéologie allemande*, établissant ainsi une distinction fondamentale qui oppose le matérialisme dialectique-historique à l'ancien matérialisme mécaniste : « ...Tant qu'il est matérialiste, Feuerbach ne fait pas mention de l'histoire et lorsqu'il prend l'histoire en considération, il n'est pas matérialiste ». C'est ce que Feuerbach avait exprimé lui-même en se disant matérialiste « en arrière » (c'est-à-dire en considération de la base matérielle) mais idéaliste « en avant » (c'est-à-dire en considération de l'éthique et même de la philosophie de la religion). C'est précisément l'omission, dans le matérialisme feuerbachien, de la société, de l'histoire et de sa dialectique, c'est cette absence de vie

qui en découle et caractérise l'ancien matérialisme mécaniste, le seul qu'ait connu Feuerbach, qui détermine finalement chez ce philosophe, à la fin de sa philosophie, un idéalisme quelque peu embarrassé. Cet idéalisme transparaissait dans son éthique vitale, il se manifeste dans ses prétentions à une certaine sentimentalité fraternelle du dimanche. Ce qui prévaut ici encore, c'est comme le dit la thèse 9, « La façon de voir les individus de la société "bourgeoise" pris isolément, mais la *religion* dont Feuerbach était apparemment venu à bout, refait une fois encore surface sous forme de religion simplement détournée vers l'anthropologie sans avoir été critiquée sur le plan social. De cette manière Feuerbach ne critique pas les contenus religieux proprement dits, mais essentiellement leur transposition dans l'au-delà et parallèlement, l'affaiblissement de l'humain dans son en-deçà. Le fait qu'il ait voulu rappeler à la « nature humaine » combien elle avait par là dissipé ses richesses, est une réduction qui soulève certains problèmes. Qui oserait nier l'humanité, l'humanité profonde de l'art religieux, que ce soit chez un Giotto, un Grünewald, un Bach et peut-être enfin chez un Bruckner ? Mais chez Feuerbach, le cœur, la fraternité, et le sentimentalisme sans pareil font de tout cela presque une espèce de *théologie du cœur*, librement religieuse. Ajoutons à cela que dans le vide inévitable de son "idéalisme en avant", il laisse subsister presque tous les attributs de Dieu le Père, sous forme pour ainsi dire de vertus en soi dont il n'aurait soustrait que le Bon Dieu. Au lieu de : Dieu est miséricordieux, est amour, est tout-puissant, fait des miracles, exauce les prières...il faut désormais dire : la miséricorde, l'amour, la toute puissance, les miracles, l'exaucement des prières sont divins. De ce fait tout l'appareil idéologique est maintenu, il n'est que transposé de son siège céleste dans une certaine religion abstraite où trônent, réifiées, les vertus de la "base naturelle"... »

### **Ernst Bloch, « Principe Espérance I », Gallimard, 2009**

*"Il faut rêver !" J'écris ces mots, et tout à coup j'ai peur. Je me vois siégeant au "congrès d'unification", avec en face de moi les rédacteurs et collaborateurs du Rabotchéïé Diélo. Et voilà que le camarade Martynov se lève et, menaçant, m'adresse la parole : "Permettez ! Une rédaction autonome a-t-elle encore le droit de rêver sans en avoir référé aux comités du Parti ?" Puis, c'est le camarade Kritchevski qui se dresse et (approfondissant philosophiquement le camarade Martynov, lequel a depuis longtemps approfondi le camarade Plekhanov) continue plus menaçant encore : "J'irai plus loin. Je vous demande : un marxiste a-t-il en général le droit de rêver, s'il n'a pas oublié que, d'après Marx, l'humanité s'assigne toujours des tâches réalisables et que la tactique est le processus d'accroissement des tâches du Parti qui croissent en même temps que lui ?"*

La seule idée de ces questions menaçantes me donne le frisson, et je ne pense qu'à une chose : où me cacher. Essayons de nous retrancher derrière Pissarev.

*"Il y a désaccord et désaccord, écrivait Pissarev au sujet du désaccord entre le rêve et la réalité. Mon rêve peut dépasser le cours naturel des événements, ou bien il peut donner un coup de barre dans une direction où le cours naturel des événements ne peut jamais conduire. Dans le premier cas, le rêve ne fait aucun tort; il peut même soutenir et renforcer l'énergie du travailleur... Rien, dans de tels rêves, ne peut pervertir ou paralyser la force de travail. Bien au contraire. Si l'homme était complètement dépourvu de la faculté de rêver ainsi, s'il ne pouvait de temps à autre devancer le présent et contempler en imagination le tableau entièrement achevé de l'œuvre qui s'ébauche entre ses mains, je ne saurais décidément me représenter quel mobile ferait entreprendre à l'homme et mener à bien de vastes et fatigants travaux dans l'art, la science et la vie pratique... Le désaccord entre le rêve et la réalité n'a rien de nocif, si toutefois l'homme qui rêve croit sérieusement à son rêve, s'il observe attentivement la vie, compare ses observations à ses châteaux en Espagne et, d'une façon générale, travaille consciencieusement à la réalisation de son rêve. Lorsqu'il y a contact entre le rêve et la vie, tout est pour le mieux."*

**Des rêves de cette sorte, il y en a malheureusement trop peu dans notre mouvement.** Et la faute en est surtout aux représentants de la critique légale et du "suivisme" illégal, qui se targuent de leur pondération, de leur "sens" du "concret".

### **Lénine, « que faire », 1902**

### **...La gauche du PCC peut-elle se faire entendre ?**

**...Chen Xin :** Malheureusement, aujourd'hui, nous constatons une aile droite dominante, aussi bien au sein du parti que dans les universités. La question du devenir des campagnes est grave et les pressions sont de plus en plus fortes. Ce plan d'urbanisation relève d'une vision néolibérale, les capitalistes occidentaux poussent à le réaliser dans le but de maintenir une réserve de main d'œuvre bon marché.

Les firmes étrangères ont fixé les salaires des ouvriers et des paysans chinois. Elles menacent de délocaliser si les hausses interviennent.

La production chinoise ne peut pas s'adapter aux impératifs de profit de ces grands groupes. Le quota sur les textiles chinois imposés par l'Union européenne a entraîné le licenciement de plus de 600.000 ouvriers chinois.

D'un autre côté, les délocalisations de chantiers navals en Chine ont entraîné une forte réduction des emplois en Europe. **Tout est lié et on ne peut rien les uns sans les autres....**

**Chen Xin, Sociologue, Nouvelle gauche chinoise, Académie des sciences sociales, L'Humanité, 12 novembre 2012,**

### **LES AMES**

...Serait-il possible d'imaginer qu'elles auraient pu se lier si étroitement au corps en s'y glissant de l'extérieur ? L'évidence nous enseigne tout le contraire. Car l'âme se mêle si intimement aux veines, à la chair, aux nerfs, aux os, que les dents elles-mêmes participent à la sensibilité, comme le font bien voir leurs maux, leurs douleurs, au contact de l'eau glacée, à la rencontre d'un gravier égaré dans le pain. Au reste, prises comme elles le sont dans le tissu général du corps, il n'y a pas moyens, semble-t-il, qu'elles échappent intactes et se dégagent sans dommage de tout l'ensemble des nerfs, os et articulations.

...Navigation, culture des champs, architecture, lois, armes, routes, vêtements et toutes les autres inventions de ce genre, et celles même qui donnent à la vie du prix et des plaisirs délicats, poèmes, peintures, statues parfaites, tout cela a été le fruit du besoin, de l'effort et de l'expérience ; l'esprit l'a peu à peu enseigné aux hommes dans une lente marche au progrès. C'est ainsi que le temps donne naissance pas à pas aux différentes découvertes qu'ensuite l'industrie humaine porte en pleine lumière.

...C'est pourquoi les hommes en proie à ces vaines alarmes voudraient fuir au loin et, pour y échapper, grossissent leurs biens au prix du sang de leurs concitoyens ; ces avides doublent leurs richesses, multiplient les meurtres.

### **Lucrece, De Natura Rerum, -55 avant notre ère.**

...C'est très rarement qu'à l'occasion d'événements est posée la question de savoir quelle est la langue employée par les acteurs. Il s'agit pourtant de quelque chose qui mérite l'attention dans la mesure où l'emploi des langues permet de déterminer l'appartenance sociale de ces derniers. Ainsi dans le cas de la Commune de Marseille.

Car il convient de se rappeler qu'en 1871, à Marseille, et plus largement dans l'ensemble occitan, la langue occitane dans ses différentes variétés, est utilisée dans la vie quotidienne par les éléments



populaires. Certes, la noblesse et la grande et moyenne bourgeoisie emploient couramment le français, mais dans les rapports avec leurs domestiques et les nourrices pour leurs enfants, ils sont dans l'obligation de connaître l'occitan pour communiquer. Quant à la petite bourgeoisie qui envoie ses enfants à l'école et qui est alphabétisée, elle est dans une situation diglossique, écrivant en français, lisant en français, allant écouter des pièces en français à côté du théâtre occitan, mais utilisant cette langue dans l'usage oral et aussi dans la lecture et l'écriture pour la poésie et les chansons. L'occitan demeure par ailleurs la langue exclusive des ouvriers, les travailleurs immigrés étant intégrés à travers son usage. Quant à l'emploi de l'occitan à Marseille jusqu'à une date récente, je tiens de Pierre Gabrielli, né en 1905, ancien président de la Mutuelle des Travailleurs, qu'en 1925-30, dans le quartier d'Endoume où il était né, on rencontrait encore des Marseillais qui ne connaissaient pas le français. La fin de l'usage social généralisé de l'occitan à Marseille date de la guerre de 14-18, avec les bouleversements qu'elle va entraîner. Sporadiquement, cela se poursuivra jusqu'aux années 1950-60, et aujourd'hui encore des personnes, plus nombreuses que ce que l'on croit, utilisent l'occitan ou sont en mesure de le parler.....

### **Glaudi Barsotti, La Commune de Marseille, 2012**

**C'est en ce point de l'analyse que surgissent plusieurs problèmes, qui confrontent la notion d'idéologie à l'exigence, à la fois passée et présente, de rendre compte des retournements de conjoncture sur le terrain des idées, par-delà la seule affirmation de la suprématie des idées dominantes : en l'occurrence, comment a pu se défaire si vite le consensus keynésien, lui-même dominant jusqu'au milieu des années 1970 ? Comment expliquer, au cours des trois décennies passées, l'intégration massive des intellectuels, y compris de ceux qui sont issus des classes dominées, particulièrement patente lors de ce retournement de conjoncture avec ses ralliements innombrables ? Enfin et contradictoirement, comment rendre compte de la persistance des capacités de résistance au discours ambiant, capacités maintenues et renouvelées ? Décidément, la critique des idées dominantes appelle en complément indispensable l'analyse des causes sociales de leur expansion, condition de l'émergence d'une offensive contre-idéologique, opposée non tant aux idées dominantes qu'à l'organisation économique et sociale, qui a un besoin si impératif de ces représentations pour maintenir les rapports de domination et d'exploitation sur lesquels elle se fonde tout en les transformant sans cesse.**

### **Isabelle Garo *L'IDÉOLOGIE OU LA PENSÉE EMBARQUÉE* 2009**

**Dans la vie sociale, il n'y a pas que le système économique, il y a tous les aspects non économiques ou le système «anthroponomique»: les rapports parentaux, politiques, culturels. Ces deux systèmes, combinés dans un cadre géographique et historique déterminé, forment une civilisation. Ainsi nous avons la combinaison du système économique du capitalisme et du système anthroponomique du libéralisme, dans le cadre de l'Europe occidentale puis des États-Unis, du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours. Ils forment la civilisation occidentale, aujourd'hui mondialisée, cette mondialisation étant un des facteurs de sa crise actuelle.**

**Le système économique capitaliste, selon Marx, est un système de transformation de la nature extérieure en produits pour les besoins humains. Il comprend: les rapports sociaux, entre capitalistes et travailleurs salariés; l'opération technique, issue de la révolution industrielle avec le remplacement des mains des salariés par des machines-outils, élevant la productivité du travail pour favoriser les profits des capitalistes avec la pression sur les salaires dans la valeur ajoutée produite, pour accumuler du capital; la régulation, les règles du marché, le régulateur du taux de profit, avec une régulation par crises de suraccumulation.**

**Pour le système de l'anthroponomie, Marx, sans employer l'expression, a commencé à travailler sur lui. Il déclare, dans le Capital, qu' «en transformant la nature extérieure, les**

hommes transforment leur propre nature». L'anthroponomie, ce sont précisément les transformations de la nature humaine, avec les rapports parentaux, les activités productives mais dans leurs effets sur le psychisme et le développement des hommes, les rapports politiques et la culture.

**Paul Boccara, 4 Novembre 2010**

**ET, Accéder, en cliquant sur le lien ci-dessous à :**

**30 TITRES sélectionnés de ce blog : Quelques essais, nouvelles, poèmes, articles de presse, de l'auteur de ce blob :**

<http://pierre.assante.over-blog.com/article-quelques-essais-nouvelles-poemes-articles-de-presse-de-l-auteur-de-ce-blob-cliquer-sur-les-titres-69744999.html>

**Et :Tous les articles de ce blog en cliquant :**

<http://pierre.assante.over-blog.com/articles-blog.html>

[http://pierreassante.fr/dossier/CITATIONS\\_CHOISIES\\_PAR\\_PIERROT.pdf](http://pierreassante.fr/dossier/CITATIONS_CHOISIES_PAR_PIERROT.pdf)